

Zeitschrift: Bulletin de la Société romande d'apiculture
Herausgeber: Société romande d'apiculture
Band: 14 (1917)
Heft: 2

Heft

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 01.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ ROMANDE D'APICULTURE

Pour tout ce qui concerne la rédaction
s'adresser à M. SCHUMACHER,
à Daillens (Vaud).

Pour les annonces et l'envoi
du journal,
s'adresser à M. E. FARRON, à Tavannes.

Bibliothèque :

M. SCHUMACHER,
à Daillens.

Présidence :

M. MAYOR, juge,
à Novalles.

Assurances :

M. FORESTIER,
à Founex.

QUATORZIÈME ANNÉE

N° 2

FÉVRIER 1917

SOMMAIRE : Assemblée des délégués. — Avis mortuaire Bertrand. — Nécrologie Schöllhammer, par M. D^r E.-R. — Nécrologie Kaufmann, par M. C. BÉGUIN. — Rucher et cliché Viesel, Payerne. — Conseils aux débutants, par M. SCHUMACHER. — Sexe des œufs, par M. le D^r Otto MORGENTHAUER. — La race jaune et la race noire, par M. A. DROMPT. — Le pillage chez les abeilles, par M. L. MARGUERAT. — L'abeille italienne, par M. C.-P. DADANT. — Réunion des apiculteurs du Val-de-Ruz, chez M. Alcide Sandoz, à Dombresson (cliché) — Le patron des apiculteurs. — Nourrissage du printemps et ses dangers, par M. Marcel BAILLOD. — Ces « farceuses » d'abeilles, par M. E. YERSIN. — Nouvelles des sections. — Bibliothèque. — Questions 3, 4, 5, 6 et 7. — Réponses aux questions.

SUCRE POUR LE PRINTEMPS 1917.

Avec ce numéro chaque abonné recevra un *Bulletin de Commande*. Nous invitons nos sociétaires à le remplir exactement en se conformant aux directions imprimées au verso.

Novalles, 24 janvier 1917.

A. MAYOR.

ASSEMBLÉE DES DÉLÉGUÉS

L'assemblée des délégués (voir statuts nouveaux) aura lieu le 17 février, à 2 heures, à Lausanne, au *Buffet de la Gare*. (Demander au Buffet même la petite salle de l'étage.)

ORDRE DU JOUR :

1. Rapport du président.
2. Rapports du caissier et des censeurs.
3. Rapport sur le concours de ruchers.
4. Rapport sur le contrôle du miel.
5. Rapport du bibliothécaire.
6. Opérations statutaires.
7. Divers.

Le président : A. Mayor.

Nous avons le pénible devoir d'annoncer à nos lecteurs que

Monsieur Edouard BERTRAND

est mort le 16 janvier, à l'âge de 85 ans.

Le Comité, au nom de la Société romande, s'est fait représenter au service funèbre qui a eu lieu le 19 à Genève. Nous reviendrons sur la carrière et l'œuvre de M. Bertrand dans un article complet, mais nous tenons à réitérer ici toute la respectueuse sympathie que nous éprouvons tous pour M^{me} Bertrand et la famille affligée. Nous pouvons d'autant plus nous associer à leur douleur que notre Société perd en M. Bertrand celui qui l'a guidée et soutenue pendant toute sa vie sans cesser jusqu'à la fin de nous témoigner sa bienveillance et ses marques d'attachement. La personnalité de M. Bertrand comme son nom sont entourés de tant de respect que tous, même ses adversaires, s'inclineront devant sa tombe et honoreront sa mémoire.

Le Comité de la « Romande ».

† LOUIS SCHÖLLHAMMER

Il semblerait, au milieu du cataclysme européen, que la vie humaine n'a plus de valeur et que l'on ne saurait s'attarder longtemps à une tombe fraîche, quand des milliers de nos semblables dorment leur dernier sommeil sous la froide terre du champ de bataille. Notre cher petit pays ayant jusqu'à présent été épargné, nous avons encore heureusement le privilège de pouvoir honorer nos morts comme en temps de paix. Ce privilège toutefois est douloureux pour ceux qui ont été en contact avec des natures d'élite comme l'était notre cher collègue Louis Schöllhammer, membre du Comité de la Société genevoise d'apiculture, emporté en quelques jours par une pleuro-pneumonie.

Né à Genève en 1865, il s'était voué à la carrière de l'enseignement dans laquelle il eut l'occasion de mettre à profit toutes ses qualités de travailleur aussi modeste que consciencieux, si bien que chaque année son école brillait au premier rang et surtout que ses élèves

L'aimaient profondément, comme un ami, un conseiller et un guide sûr auquel ils savaient pouvoir s'adresser en tout temps, lorsqu'ayant quitté les bancs de l'école la vie leur avait imposé ses premiers heurts et ses premières blessures. Comme beaucoup de ses collègues, il avait trouvé dans l'apiculture un dérivatif attrayant, utile autant qu'intéressant, à son labeur de tous les jours et c'est avec amour qu'il soignait ses douze ruches du Grand-Saconnex. En homme sage il savait et sentait que l'union fait la force, et depuis de nombreuses années s'était attaché à la Société genevoise d'apiculture pour augmenter ses



Louis Schöllhammer.

connaissances, pour échanger avec d'autres le fruit de ses observations. Malgré sa grande modestie, ses collègues eurent tôt fait de discerner en lui un homme calme, réfléchi, pondéré, animé du vrai zèle apicole et, si le sort inexorable n'était venu le frapper à l'improviste, il est certain que pendant de nombreuses années encore ils lui eussent renouvelé son mandat dans le Comité. C'est là, en petite réunion, que nous avons surtout appris à l'estimer, nous qui ne vivions pas dans la même commune, qui n'avions pas les mêmes occupations et qui retournions chacun à nos affaires privées après avoir, en de trop courts instants d'intimité, travaillé au bien de notre cause et amicalement échangé nos expériences apicoles. Son image

est encore devant nos yeux, nous le voyons encore fumer son cigare, nous l'entendons encore prendre part, sans jamais hausser la voix, à nos discussions, toujours très calme, causant peu mais bien, et sans vouloir occuper une place en vue, nous sentons combien il était un soutien pour nous. Telle une maison pour être solide doit avoir de bonnes assises, quoique cachées dans le sol, tel était notre collègue Schöllhammer, une des bases sérieuses de notre Société malgré sa grande modestie qui le portait à s'effacer pour remplir sa tâche aussi discrètement que possible. Ce qu'il fut comme citoyen dévoué à son pays, ce qu'il fut comme régent modèle, ce qu'il fut pour sa commune d'adoption, ce qu'il fut dans un cercle plus intime, les honneurs funèbres qui lui furent rendus et les articles attristés que son départ prématuré a fait éclore le prouvent. Nous, apiculteurs de Genève, nous venons également nous associer à la perte plus grande, plus douloureuse qu'ont faite sa famille et son pays, et lui adresser de par la tombe un souvenir affectueux et notre reconnaissance pour ce qu'il fut pour nous.

D^t-E. R.

† **JOSEPH KAUFMANN**

Joseph Kaufmann, propriétaire et tenancier de l'Hôtel de la Poste à Fleurier, décédé le 13 décembre 1916.



Joseph Kaufmann.

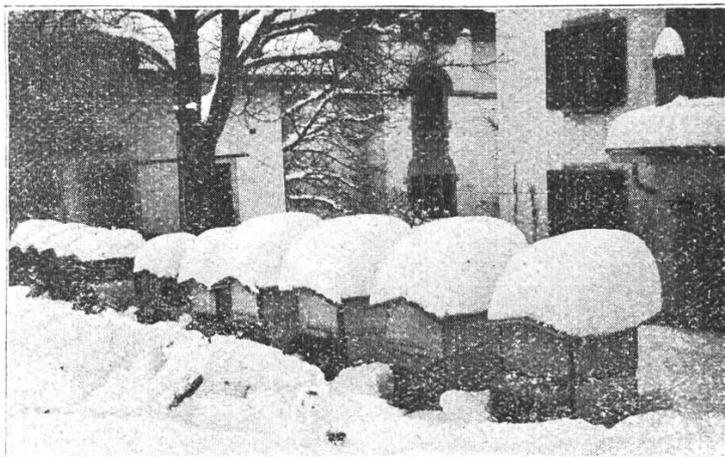
La mort fait son œuvre cette année dans les rangs de la Société d'apiculture La Côte neuchâteloise et vient de nous enlever un de nos

sociétaires les plus aimables, toujours bienveillant, maître d'hôtel depuis de longues années, travailleur infatigable, apiculteur entendu, cherchant le mieux par-dessus tout.

Joseph Kaufmann laissera un vide chez ses nombreux amis comme au sein de sa famille, à laquelle nous présentons nos sentiments de vive sympathie.

Neuchâtel, 16 décembre 1916.

C. Béguin.



Rucher et cliché de H Viesel, Payerne, pris le 19 décembre 1916.

CONSEILS AUX DÉBUTANTS

Février.

Jusqu'à aujourd'hui, 18 janvier, l'hiver nous paraît être assez favorable à nos abeilles. La fin de décembre n'a pas continué ce que le milieu de ce mois avait annoncé; la belle neige a rapidement fondu sous de copieuses averses de pluie et par des vents très chauds, ce qui a provoqué des inondations dans certaines régions et même la destruction de ruchers placés trop bas à proximité des cours d'eau. Mais, d'autre part, des sorties ont pu s'effectuer, en particulier le 24 décembre et en janvier encore, de sorte que les abeilles ont pu se délester et couper ainsi la longue réclusion. Dans notre rucher, nous avons remarqué très peu de mortes; il n'en est pas partout ainsi, à ce que nous apprennent divers correspondants.

Depuis une dizaine de jours, la nature a repris sa blanche fourrure; seuls les arbres zèbrent de grands traits noirs ce merveilleux tapis blanc. Près des maisons, les pies, les corbeaux, les merles et autres pensionnaires de moindre taille viennent quémander quelques bribes de nourriture; les mésanges, elles, savent se servir toutes seules et

trouvent très intéressantes les entrées de nos ruches; elles font, dans maints ruchers, ce que l'apiculteur devrait faire lui-même : elles maintiennent libre et propre le trou de vol et si elles s'offrent quelques vieilles abeilles encore un peu vivantes, c'est leur récompense; nous ne croyons d'ailleurs pas que les dégâts qu'elles font ainsi balancent l'action bienfaisante qu'elles accomplissent en détruisant, de façon si agile et si comique, la vermine qu'elles dénichent sur et sous les branches des arbres.

Pendant ce mois, les sorties seront plus fréquentes : avertissez vos dames, s. v. p., sinon vous aurez à supporter l'humeur piquante, non pas de vos abeilles, mais celle, bien légitime d'ailleurs convenons-en, de celles pour qui une belle lessive est un sujet grave de préoccupation. Lors de ces sorties, observez bien vos ruches. Lorsque toutes les abeilles sont rentrées et que vous n'entendez qu'un bruissement léger d'aise et de contentement, vous aussi vous pouvez être contents et vous frotter les mains, bruire (ne lisez pas « braire », s. v. p.) à votre façon. Mais si, à l'entrée, les abeilles vont et viennent, grimpent et descendent, et si vous entendez, en vous penchant, comme un long gémissement, alors notez cette ruche : elle est probablement orpheline. Et ici permettez-moi de vous donner un autre moyen d'introduction de reine; c'est celui que m'a donné M. Ruffy, dans une visite qu'il a eu l'amabilité de me faire au cours de cet automne. Ce moyen est d'une simplicité enfantine ou... géniale, comme vous voudrez. Je vous le donne maintenant pour que vous ayez le temps d'y penser et parce qu'aussi je viens de le relire dans un journal : Vous avez pris la reine disponible, vous la mettez dans une petite boîte (d'allumettes, si vous n'avez rien de plus confortable pour cette majesté) et vous allez ensuite ouvrir votre ruche orpheline ou digne de le devenir. Après avoir tué la reine à changer ou vous être bien assuré que votre colonie est orpheline, promenez-vous en fumant une cigarette ou sans fumer (la recette indique les deux procédés, sans préciser!) jusqu'à ce qu'une demi-heure environ se soit écoulée pendant laquelle votre reine en boîte songera aux vicissitudes de ce monde. Puis, le plus délicatement possible, vous l'introduisez et le tour est joué. La raison sérieuse pour laquelle ce procédé réussit, la voici : c'est que la reine emprisonnée a faim et qu'au lieu de fuir et de se faire prendre pour une espionne ou une intruse elle accepte avec empressement la nourriture qu'on lui offre et même la demande. Je n'ai pas essayé encore ce moyen original, mais je me promets de le mettre à l'épreuve et vous invite à en faire autant : l'introduction tant redoutée deviendrait alors une opération d'entre les plus simples. D'ailleurs c'est M. Ruffy qui le recommande et ça suffit.

Nous tenons à remercier ici tous ceux d'entre nos lecteurs qui ont bien voulu nous adresser leurs vœux et leurs encouragements. Nous voudrions donner à notre petit journal plus d'intérêt, plus d'illustrations, plus d'ampleur encore, mais nous sommes arrêté par des raisons d'économie. Un simple détail vous le fera comprendre : pour le papier seulement, nécessaire à notre publication, il y a une majoration de dépense de 530 francs sur l'an passé et tout est à l'avenant. La légère augmentation de cotisation que nous avons demandée ne comblera pas l'augmentation des dépenses forcées. Il nous faudrait une augmentation du nombre des membres et ceci dépend en bonne partie de vous, chers lecteurs, et de votre zèle à nous procurer de nouveaux amis. Pensez-y et tous nous en profiterons.

Schumacher.

SEXE DES ŒUFS

M. le Dr Morgenthaler, de la station bactériologique du Liebefeld, à Berne, nous a envoyé l'exposé suivant que nous avons traduit à l'intention des lecteurs du *Bulletin*. Nous remercions encore ici l'auteur de cet article et prions tous les apiculteurs qui sont à même de le faire de diriger leurs observations sur ce point nouveau et si important de la doctrine apicole. Qu'ils veuillent bien relire l'article de M. Bourgeois et nous communiquer le résultat de leurs expériences. (*Réd.*)

Les lecteurs du *Bulletin* connaissent la nouvelle théorie de M. Bourgeois sur la formation du sexe des œufs (voir numéro de mai 1916). Ce qui est moins connu, ce sont les conceptions auxquelles M. Göldi, professeur de zoologie à l'Université de Berne, est arrivé en suivant de tout autres chemins que M. Bourgeois. M. Göldi a exposé ses idées à Genève, en automne 1915 et dernièrement à Berne, à la Société suisse des sciences naturelles. Il y a ainsi une coïncidence curieuse et réjouissante entre les vues du praticien qu'est M. Bourgeois et celles du savant représentant de l'entomologie, M. Göldi. Par ce fait il est à espérer que cette nouvelle conception fera l'objet de nombreuses recherches dans les deux cercles des savants d'une part et des apiculteurs d'autre part.

Il est à présumer que tous les lecteurs du *Bulletin* ne sont pas parfaitement au courant de la question; voici quelques mots qui les mettront au clair aussi rapidement que faire se peut.

Chacun sait que les faux-bourçons (mâles) et les ouvrières (femelles)

incomplètes) naissent dans des cellules bien différentes. Les premiers sortent de cellules plus larges et plus profondes. Comment se fait cette séparation ? Il doit y avoir *quelqu'un* dans la colonie qui sait à l'avance que de cet œuf sortira un mâle et de cet autre œuf une femelle. La supposition la plus facile, c'est que ce « *quelqu'un* » c'est la reine. Depuis Dzierzon, c'est-à-dire depuis le milieu du siècle passé, l'on sait que les mâles naissent d'œufs non fécondés et les femelles (reines et ouvrières, suivant la nourriture qui leur est donnée) d'œufs fécondés. La reine, qui n'est fécondée qu'une fois, porte ensuite et pour toute sa vie la provision de sperme qui fécondera les œufs qu'elle pondra tout au long de sa vie. On admettait jusqu'ici différentes théories sur la manière dont se faisait cette fécondation : les uns pensaient que la reine, à *volonté*, ouvrait ou fermait la vésicule séminale; si elle pondait dans une cellule d'ouvrière, elle pressait cette vésicule et l'œuf était fécondé au passage et il naissait une femelle; si la reine pondait dans une cellule de mâle, l'œuf y était déposé sans matière fécondante et il naissait un mâle. D'autres apiculteurs pensaient que la volonté de la reine n'y était pour rien, ni son instinct, mais qu'il s'exerçait une action mécanique par la position que devait prendre la reine quand elle pondait dans une cellule de mâle ou dans une cellule d'ouvrière : celle-ci, plus étroite, devait exercer une pression sur l'abdomen de la reine, provoquant ainsi la fécondation de l'œuf à son passage dans l'oviducte; la cellule du mâle, plus large, ne devait pas provoquer cette pression et permettait par conséquent la libre sortie de l'œuf, sans fécondation.

Mais ces conceptions ne sortaient pas du domaine des suppositions et l'une et l'autre ne manquaient d'adversaires naturellement.

Depuis nombre d'années déjà, l'apiculteur hessois F. Dickel s'élevait avec vigueur contre l'ancienne manière de voir. Dans une étude copieuse, parue dernièrement, il renouvelle son affirmation qu'une reine normale, fécondée, ne peut pondre que des œufs fécondés; les mâles proviendraient donc eux aussi d'œufs fécondés; ce sont les *ouvrières qui décideraient elles-mêmes du sexe*, au moyen d'une sécrétion de leurs glandes; elles traiteraient donc les œufs pondus dans les cellules de mâles avec une « sécrétion mâle » et les œufs dans les cellules ouvrières par une « sécrétion femelle ».

Que disent les apiculteurs de cette théorie ? Il y a en faveur de cette thèse l'affirmation que la décision du sexe appartient aux ouvrières et non pas à la reine. En effet, tout apiculteur qui a voulu observer avec suite la vie intérieure d'une colonie reconnaîtra que ce n'est pas la reine, malgré son nom, qui dirige les affaires, mais bien les ouvrières. Il devient ainsi plus facile d'admettre que, dans

une question aussi grave pour la colonie que la détermination du sexe des œufs, la décision appartienne aux ouvrières et non à la reine, moins intelligente. D'autre part, le côté faible de cette théorie c'est qu'il y aurait alors deux sortes de mâles : 1° ceux qu'on pourrait appeler « illégitimes », ceux qu'une reine non fécondée pondra si les sorties nuptiales ne réussissent pas ou s'il n'y a pas de sortie possible; 2° ceux (légitimes alors) que les ouvrières auraient traités suivant le procédé ci-dessus. L'existence de ces deux sortes de mâles n'a pas été prouvée et n'est guère probable. En outre, des observations microscopiques minutieuses ont montré que, dans le développement des mâles, le sperme ne joue aucun rôle, ce qui tend à établir que dans une colonie normale les mâles proviennent d'œufs non fécondés.

En examinant maintenant de plus près la théorie de M. Bourgeois, nous constatons que les contradictions et les difficultés ci-dessus sont résolues de façon tout à fait plausible. M. Bourgeois dit en effet que « le monopole des sexes appartient exclusivement aux jeunes abeilles nourrices et non à la reine ». La reine ne pondrait que des œufs fécondés, Les ouvrières, si elles veulent des mâles « opèrent sur un œuf fécondé (femelle) par un moyen inconnu des savants » dans ce sens « qu'elles suppriment une particule sexuelle » ce qui rendra l'œuf, précédemment fertilisé, vierge ou mâle. Cette théorie d'une « défécondation des œufs fertilisés » a vraiment quelque chose de séduisant.

Une objection, faite souvent aux apiculteurs, sera faite aussi à la théorie de M. Bourgeois, à savoir que le processus ci-dessus serait sans analogie chez les insectes de même espèce. L'apiculteur est trop enclin d'ordinaire à ne voir que ses abeilles et oublie facilement qu'elles ne sont qu'un chaînon dans la série des évolutions du règne animal et que les lois qui régissent la colonie doivent concorder, jusqu'à un certain degré tout au moins, avec celles des autres familles d'insectes vivant en communautés. Est-ce que la théorie de M. Bourgeois est en contradiction avec les faits ou les mœurs constatés chez les autres hyménoptères ? La réponse à cette question se trouve dans les études faites par M. le professeur Göldi, titulaire de la chaire d'entomologie à l'Université de Berne. C'est un des savants les plus versés dans la connaissance de la vie des insectes. Pendant son long séjour aux pays tropicaux, il a observé surtout le développement et la façon de vivre des insectes vivant en communauté, plus spécialement encore les mélipones (abeilles sans aiguillon de l'Amérique du Sud) et les fourmis. Les apiculteurs bernois ont prié M. Göldi de mettre sa science au service de l'apiculture et de leur dire dans quel sens il résoudrait la question controversée de la détermination du sexe des

œufs. Voici à peu près ce que le professeur leur a dit dans sa conférence :

« Je ne suis pas apiculteur, par conséquent je ne puis pas vous parler d'observations faites au rucher. Mais je voudrais inviter les praticiens à voir si la solution de la question ne doit pas être cherchée sur une autre voie que celle suivie jusqu'ici, et où l'on ne trouverait pas de difficultés insurmontables. D'après tout ce que j'ai pu observer chez les insectes, et spécialement chez les fourmis, je suis porté à croire que ce qui se passe dans la ruche doit concorder avec des lois constatées d'une façon formelle chez d'autres insectes. Et j'incline à penser comme suit : Tous les œufs que pond la reine fécondée, dans les cellules de mâles aussi bien que dans les cellules d'ouvrières, sont pourvus de matière séminale. Un filament séminal pénètre dans l'œuf qui doit donner naissance à une femelle; tandis que les ouvrières empêcheront ce filament de pénétrer dans l'œuf qui doit donner naissance à un mâle. Cette « opération » se ferait ainsi : le micropyle (ouverture de l'œuf destinée à recevoir le filament) serait obturé (bouché) par les ouvrières ou bien par une sécrétion particulière elles tueraient le fil séminal. *Ainsi donc, en résumé, l'œuf serait pondu fécondé par la reine, mais déséxué ou défertilisé par les ouvrières.* »

On voit ainsi que le savant, le zoologue en arrive aux mêmes conclusions que M. Bourgeois, tout en suivant une voie différente.

Toutefois, dans la joie où nous sommes de voir cette harmonie entre la science et la pratique, n'allons pas nous dissimuler qu'il y a encore bien des questions de détail à éclaircir avant que cette nouvelle théorie soit solidement établie. Une chose reste cependant, c'est qu'un nouveau chemin est ouvert aux observations. M. Bourgeois a proposé quelques expériences; d'autres apiculteurs trouveront d'autres moyens. Sans aller plus avant, je voudrais mettre en discussion la question suivante, de très grande importance pour le sujet qui nous occupe : *Est-il certain que, chaque fois qu'un œuf est pondu par la reine, une ouvrière pénètre dans la cellule, tout au moins dans la cellule du mâle ?* (La nouvelle théorie n'exige pas cela pour les cellules ouvrières.)¹

Avant de terminer, permettez-moi encore un mot au sujet de Dzierzon. M. Bourgeois intitule la première partie de son exposé : « La théorie de Dzierzon condamnée par l'expérience. » Il est vrai que dans la plupart des manuels d'apiculture on attribue à Dzierzon

¹ Chacun comprendra l'importance de l'*exactitude* dans l'observation à propos de cette visite de l'ouvrière dans la cellule de mâle. Il faut en outre des constatations répétées.

la théorie de la ponte consciente, voulue par la reine, d'œufs fécondés ou d'œufs non fécondés. Mais en consultant les écrits originaux, parus dans la *Eichstädte-Bienenzeitung*, on constate que Dzierzon s'exprimait avec beaucoup de réserve sur ce point spécial. Il dit que cette faculté attribuée à la reine lui apparaît comme une merveille (sans doute ce n'est pas la seule merveille de la ruche) et qu'il ne défend cette conception que parce qu'elle concorde, mieux que toute autre hypothèse, avec les faits alors connus. Le point fondamental de la théorie de Dzierzon, c'est la parthénogénèse, c'est-à-dire l'affirmation que les faux-bourçons naissent d'œufs non fécondés. Cette affirmation n'est pas condamnée par la nouvelle théorie de MM. Bourgeois et Göldi, mais elle en reçoit au contraire une nouvelle force à opposer aux attaques de M. Dickel et d'autres adversaires; ce n'est pas que nous jugions inattaquable l'autorité du curé Dzierzon, mais nous sommes heureux de constater que les vues de cet éminent apiculteur ne sont pas en contradiction avec les idées plus modernes. Il y a lieu de rappeler d'ailleurs à tous ceux qui s'occupent de cette question le principe très élevé qui animait Dzierzon : « Que ce soit cette hypothèse ou cette autre qui se confirme, cela m'est égal, pourvu que nous avançons sur le chemin de la vérité. »

Dr Otto Morgenthaler.

Le récent travail de M. le Prof. Göldi (*Détermination du sexe dans les colonies d'abeilles*) paraîtra dans le bulletin de la Société des sciences naturelles de Berne en 1917. Il contiendra un répertoire très complet des écrits consacrés à ce sujet spécial. M. Göldi a eu l'amabilité de mettre son manuscrit à ma disposition, ce dont je le remercie vivement ici encore.

Station du Liebfeld, Berne, 29 décembre 1916.

Dr O. M.

LA RACE JAUNE ET LA RACE NOIRE

Sous ce titre je n'évoquerai pas la face patibulaire aux yeux bridés de l'honnête négociant de Canton et de son congénère japonais, ou le masque de bronze de quelque cavalier numide, pas plus que je ne chanterai les hauts faits des anciens samouraïs ou les modernes prouesses des braves tirailleurs sénégalais. Non, c'est tout simplement de deux intéressantes races d'abeilles que je me permettrai d'entretenir le lecteur.

Quand parut mon article sur l'abeille italienne, dans le numéro d'octobre, je me proposai de le faire suivre d'une étude de l'abeille

du pays, afin de tirer quelques conclusions à l'usage de la contrée que j'habite, d'un parallèle entre ces deux races.

De multiples occupations m'ayant empêché de donner suite à mon projet, ce que je craignais arriva : ma pensée fut faussement interprétée et M. Péclard me mit immédiatement dans le camp des adversaires de notre vieille race noire. Je vais donc essayer de dissiper ce malentendu.

La race italienne est très active, très prolifique et d'une commodité surprenante au cours des opérations. Elle n'est nullement inférieure aux autres races au point de vue de la rusticité; mais, pour donner de bons résultats, il faut que les reines soient nées dans le pays. C'est, en résumé, une race très vigoureuse, qui doit faire le bonheur de tous les vrais apiculteurs, s'ils ont la chance d'habiter *une contrée favorable*. Voilà le grand mot lâché!

N'oublions pas, en effet, que l'abeille aux vives couleurs est un insecte des pays du soleil, que nous ne pouvons guère acclimater chez nous sans sortir de son élément.

Aux premiers beaux jours du printemps, c'est merveille de la voir, diligente et affairée, sillonnant l'espace de son vol rapide, pressée d'apporter à la ruche les premiers trésors si longtemps attendus. Et, devant cette ruche, quelle exubérance, quelle ardeur, quels flots pressés d'infatigables travailleuses ! Et si, jetant un regard à l'intérieur, où les rayons s'alourdissent déjà d'un délicieux nectar, l'heureux propriétaire, à l'instar de Perrette, se risque à de téméraires calculs, qui de nous oserait se moquer ?

Mais arrive l'aquilon glacé, entraînant dans sa course furibonde son cortège de frimas; surviennent les longs jours de pluie, désespérants et monotones, vite, hélas ! cette belle ardeur est arrêtée.

C'est alors que nous voyons l'avantage, pour notre pays, de notre race indigène. Car, en ce monde, tout est relatif. Si l'abeille italienne, que nous venons de voir si active, avait pu continuer son labeur quelques jours encore, elle aurait fait merveille avec ses gros bataillons, incessamment renouvelés. Tandis que, si le mauvais temps se prolonge, que va-t-il arriver ? Maintenant l'élan est donné à la ponte. Celle-ci, assurée par une reine prolifique, se produit dans un milieu des plus favorable, grâce au miel récemment récolté, au pollen frais et aux nombreuses nourrices qui s'empressent auprès de chaque berceau. Pendant ce temps, les sorties étant rares, il se produit peu de décès et la ruche se trouve bondée, le malaise se produit, provoquant l'essaimage. Et, en fin de compte, lorsque survient le beau temps la miellée a passé, vous n'avez que des insectes affamés et pas de miel.

Par contre la ruchée du pays, ayant commencé plus tard l'élevage

du couvain et l'ayant poussé moins activement, se trouvera moins bien outillée au premier printemps et amassera plus lentement. Lorsque le mauvais temps surviendra elle aura un couvain modéré, essaiera moins facilement ou plutôt n'essaiera pas du tout, et consommera moins à toute époque. Vous serez tout étonné, à l'automne, de trouver cette ruche, qui vous avait semblé toujours si modeste, lestée d'un nombre respectable de rayons bien remplis, dont quelques-uns des plus délectables iront garnir votre garde-manger. C'est ainsi que votre humble colonie de noires se vengera de vos dédains!

Actuellement mes colonies de noires ont leur avenir assuré par une provision de dix à onze kilos de miel de seconde récolte, après avoir prélevé la récolte des dents-de-lion.

Les italiennes et les croisées carnioliennes, leurs voisines, ont conservé chacune environ six kilos de leur première récolte, à laquelle je n'ai pas touché. Des plaques de sucre ont fourni le reste de leurs provisions.

J'ai observé, depuis une dizaine d'années, un rucher voisin peuplé d'abeilles du pays; jamais il n'est entré la moindre goutte de sirop dans ce rucher et chaque année il a fourni de superbes récoltes à son propriétaire. Celui-ci, ayant négligé les précautions indispensables contre le froid, chaque hiver vit diminuer le nombre de ses colonies. En 1914, année de misère s'il en fut, les trois ruches encore habitées lui donnèrent une récolte de quatre-vingts livres !

Je crois donc avoir suffisamment démontré, par ce qui précède, que les abeilles italiennes, placées dans un milieu favorable, réaliseraient et dépasseraient même les plus téméraires espérances. Je suis donc parfaitement d'accord avec M. Péclard pour dire qu'elles feront surtout l'affaire, en Suisse, des contrées à courte mais forte récolte printanière, sur l'esparcette par exemple. Elles seront moins appréciées des apiculteurs montagnards. Ceux-ci trouveront leur avantage à la culture de l'excellente race du pays. Soignée rationnellement, celle-ci leur procurera chaque année de jolis bénéfices, et pour ainsi dire sans frais. A chacun donc de voir ce qui lui convient.

A. Drompt.

LE PILLAGE CHEZ LES ABEILLES

La lutte pour l'existence a revêtu depuis un siècle, et principalement ces dernières années, une âpreté particulière; L'homme n'est pas seul à avoir le souci du pain quotidien; quantité d'animaux de notre planète ne sont, sous bien des rapports, pas mieux partagés que lui. Ne voit-on pas, par exemple, les oiseaux occupés, du matin

au soir, à la recherche de leur nourriture; ils doivent faire preuve en cette circonstance d'une activité intense, surtout lorsqu'ils ont encore de jeunes appétits à satisfaire.

Chez les hyménoptères, l'abeille est celui des insectes qui doit faire preuve de la plus grande prévoyance et économie. La nature, pour lui permettre de subsister, l'a dotée en conséquence : son instinct est merveilleux et se manifeste différemment, selon les circonstances. Bien des apiculteurs ont voulu voir, dans ses actes et dans ses travaux, l'intervention d'une intelligence, par conséquent d'un raisonnement. Cela est absolument faux et bien des faits sont là pour prouver le contraire. Cet essaim qui va se loger sur une bouée de sauvetage en est une preuve, car la prudence et le moindre raisonnement devaient lui déconseiller pareil choix.

L'abeille n'est donc douée d'aucune prérogative; elle agit par instinct; et ceux qui ont prétendu qu'à l'occasion elle a recours au vol d'œufs pour se donner une remplaçante se sont trompés. Dans ma carrière apicole, j'ai assisté à une foule d'événements bizarres et qui auraient induit en erreur tout apiculteur non averti. Voici, choisi entre plusieurs, un de ces événements imprévus : Il y a deux ans, alors que j'assistais à la sortie d'un essaim, je vis une jeune mère pénétrer dans une colonie orpheline, occupée à l'élevage des reines. Grâce à mon intervention, je réussis à m'enparer de la jeune Majesté, qui se trouvait déjà sur le cadre portant les alvéoles royaux. Je n'eus pas de peine à la reconnaître comme venant de la ruche essaimeuse; du reste cette dernière, que je visitai de suite, contenait encore quantité de cellules royales renfermant des princesses âgées de plusieurs jours, qui prenaient le vol dès leur sortie de prison. Si semblable aventure s'était passée chez un novice et si la mère s'était introduite dans une ruche orpheline, empêchée, pour quelque raison, de se donner une remplaçante, il est fort probable que l'apiculteur se serait perdu en conjectures sur les causes ayant contribué au sauvetage de sa colonie.

Ce qui précède n'est qu'une digression. Ce dont je veux parler, c'est de l'instinct qui pousse notre protégée à rechercher toutes les matières sucrées propres à assurer l'existence de la ruche et qui, très souvent, met l'abeille au rang des cambrioleurs. J'insisterai surtout, dans les lignes qui suivent, sur les moyens capables d'arrêter le pillage et sur les causes qui le provoquent généralement.

De par sa nature, l'abeille préfère le travail honnête au vol : de grand matin, quand le temps est beau et que les fleurs l'invitent, elle se précipite hors du logis et à tire-d'aile s'en va à la recherche de la manne sacrée, qu'elle rapporte joyeusement à la demeure. Il m'est

difficile d'évoquer le moment de la récolte sans une certaine émotion, sans me rappeler les jours où des milliers d'abeilles, dans un gai bourdonnement, sillonnent les airs et à la ruche se pressent en foule pour se décharger de leur pesant fardeau. Oui, cher ami lecteur, l'activité de l'abeille quand les fleurs lui offrent leurs trésors est un des plus beaux spectacles qu'il soit donné à l'apiculteur de contempler, non seulement à cause des gains probables qu'elle fait prévoir, mais parce que l'abondance rend notre amie plus gaie, plus maniable; du reste, est-ce que tout travail ne mérite pas une récompense ? Est-ce que l'apiculteur qui a délié largement les cordons de sa bourse n'a pas le droit de voir ses efforts aboutir ? Bon, me voilà en train de rêver, de bâtir des châteaux en Espagne. Revenons à nos moutons. Certes, l'abeille préfère le travail honnête au pillage; elle n'a recours à ce dernier que quand les fleurs font défaut. Le pillage est, après la loque, le fléau le plus préjudiciable au développement de l'apiculture. Il est rare qu'un apiculteur n'ait pas eu à s'en plaindre dans sa carrière. Différentes raisons peuvent en être la cause : l'orphelinage, la faiblesse de la colonie, la formation d'essaims artificiels, la visite des ruches à un moment où la récolte fait défaut, les fausses manœuvres, etc. Je n'insisterai pas sur les moyens à employer pour le prévenir, l'apiculteur n'a qu'à consulter un bon ouvrage, il y trouvera tous les renseignements et indications nécessaires sur les précautions à prendre. Quant aux méthodes préconisées actuellement pour arrêter le mal, je les trouve trop lentes, trop incertaines et dans bien des cas sans effet. Du reste, il y a un pillage où toutes les précautions sont inutiles, où l'apiculteur le plus expérimenté perd son latin et surtout son temps. Je veux parler du pillage qui se produit quand deux ruches ont la même odeur; l'une dévalisant l'autre sans que celle-ci proteste. Ce que j'avance là est vrai, et plusieurs de mes collègues ont déjà eu l'occasion de le constater. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à observer un peu la colonie pillée et les pillardes qui en font le siège. Celles provenant de la ruche ayant la même odeur entrent sans difficulté, tandis que celles provenant d'autres colonies sont refoulées énergiquement. Un autre pillage est celui qui se fait clandestinement et que seuls les apiculteurs prévenus remarquent.

Si le pillage porte préjudice au développement de l'apiculture et si l'apiculteur doit l'éviter coûte que coûte, il est nécessaire qu'il soit arrêté par un moyen radical. Le procédé qui consiste à mettre la ruche pillée à la place de la pillarde donne quelquefois de bons résultats, mais il reste aussi, dans certains cas, sans effet. Je l'ai essayé; il ne m'a pas toujours réussi, parce que les abeilles, après un jour ou deux, s'apercevaient que leur ruche avait simplement changé de place.

Voici un moyen capable d'enrayer définitivement la mise à sac d'une colonie : Le soir, après que tout est tranquille au rucher, on place la ruche pillée à la place d'une colonie reconnue pour se défendre énergiquement contre les voleuses. Dans ce cas les deux entrées doivent être rétrécies et l'apiculteur doit observer son petit monde pendant quelque temps. La ruche pillée reçoit une partie des abeilles énergiques, qui la défendent courageusement; quant à la colonie ayant pris la place de la pillée, elle fera aux intruses la réception qu'elles méritent.

Dans un article intitulé « La guerre chez les abeilles », paru dans la *Revue hebdomadaire*, M. G. Bonnier parle de guerre d'usure, de siège que font parfois les abeilles à une ruche dans le but de la subjuguier pour lui enlever ses trésors. Cela est-il vrai ? Les abeilles s'entendent-elles pour soumettre une colonie ? Je ne le crois pas; toutes mes observations à ce sujet infirment ce qu'avance M. B. Si les pillardes harcèlent une ruche, c'est parce que quelques-unes réussissent à pénétrer à l'intérieur, à se gorger et à retourner puissamment chargées à leur demeure. Règle générale, toute colonie pillée, ayant pris la place d'une autre ruche, doit recevoir, huit jours après l'opération, une nouvelle mère; ceci est essentiel si l'on veut éviter toute récurrence après la mort des nouvelles gardiennes. Il y a des ruches qui se font piller d'une année à l'autre tant qu'elles ont à leur tête la même mère ou une fille de celle-ci. Je cultive les abeilles sur une assez grande échelle et la méthode que j'indique m'a toujours parfaitement réussi, même pendant le nourrissage. Apiculteurs, appliquez-la et vous n'aurez plus à compter avec le pillage et ses inconvénients. Quand un souverain veut se garder sérieusement, il choisit des hommes courageux, capables de le défendre sans défaillance. A nous de faire le nécessaire pour avoir devant l'entrée de nos colonies des sentinelles vigilantes qui ne se laissent pas intimider par quelques rôdeuses à la recherche d'un mauvais coup.

L. Marguerat.

L'ABEILLE ITALIENNE

Hamilton (Illinois), 5 novembre 1916.

Cher Monsieur Schumacher,

Je lis dans le numéro d'octobre, page 233, un article de M. Alexandre Drompt sur l'abeille italienne.

M. Drompt remarque que « l'italienne a une certaine tendance à se mêler aux autres colonies ». Nous avons pendant longtemps cru que c'était un des caractères particuliers aux abeilles italiennes.

Depuis que les abeilles italiennes sont devenues plus communes dans certains districts des Etats-Unis que les abeilles noires, nous nous sommes aperçu que les abeilles de toutes les races ont l'habitude de « dériver » plus ou moins d'une ruche à l'autre au moment de leurs premières sorties. On a même ici un mot anglais pour expliquer cette action. On l'appelle « drifting », que j'ai traduit de mon mieux par le mot « dérivation ». Quand les abeilles sortent pour la première fois, elles sont facilement attirées par le bruit d'autres ruches. Il se trouve donc que quand une ruche d'abeilles communes est placée au milieu d'un rucher d'italiennes on aperçoit des abeilles communes parmi les italiennes. C'est absolument l'inverse de ce qui s'est produit entre les mains de M. Drompt.

De ceci nous avons conclu qu'il n'y a pas plus d'inconstance de la part d'une race que de la part de quelle race que ce soit. Ce qui manque c'est l'occasion de s'assurer de ce qui a lieu. Les faux-bourçons ont la même habitude, peut-être encore plus prononcée que les jeunes ouvrières, car cela leur arrive en toutes saisons.

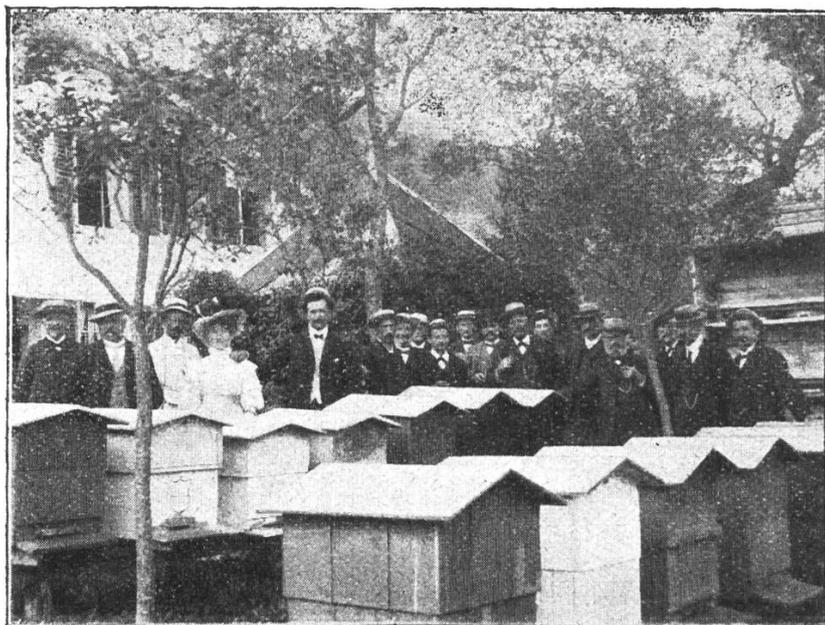
Il est très probable aussi que la disposition au pillage est plus facilement remarquée quand une seule ruchée italienne se trouve dans un rucher d'abeilles communes. Elles sont, pour ainsi dire, marquées d'avance. Une pillarde commune autour d'une ruche commune passera peut-être inaperçue, mais la pillarde italienne attire l'attention comme un drapeau ennemi. Je dois d'ailleurs dire que les italiennes se défendent le mieux du monde contre les pillardes. Quand nous avons eu une ruche commune pillée, nous avons souvent eu recours aux italiennes. En donnant à la ruche pillée, le soir, une poignée de jeunes abeilles qui ne sont encore jamais sorties de leur ruche, on obtient des gardiennes de capacité qui se montrent dès le jour suivant à l'entrée, si leur présence est nécessaire.

Inutile de dire que cette addition de jeunes italiennes à une ruche qui souffre du pillage ne servira à rien si la ruchée a cessé de se défendre et se trouve absolument sans espoir.

En conclusion, permettez-moi de dire que depuis mon voyage de 1913 en Suisse, je comprends que les abeilles italiennes n'ont pas la même valeur chez vous qu'ici, à cause du climat plus froid, du printemps plus tardif et de l'automne plus précoce. Mais je désire ardemment voir les italiennes recevoir la considération qui leur est due, car elles appartiennent certainement à une race excellente.

Agréez mes sincères compliments.

C. P. Dadant.



Reunion d'apiculteurs du Val de Ruz,
chez M. Alcide Sandoz, à Dombresson. Rucher de 70 colonies.

LE PATRON DES APICULTEURS

Je désirerais connaître le saint choisi comme patron de la corporation des apiculteurs. Serait-ce Saint-Pierre Nolasque, dont la légende rapporte qu'un essaim est venu se poser sur sa tête ?

En France, généralement, c'est Saint-Valentin, dont la fête tombe le 14 février, qui est considéré comme patron des apiculteurs.

En Italie et en Autriche, Saint-Ambroise, évêque de Milan, réunit tous les suffrages. Son image figure très souvent dans les ruchers. Ce choix est motivé par une anecdote bien connue.

Voici, en effet, ce que raconte de lui, comme on l'avait raconté de Platon, le biographe du saint docteur :

Un jour l'enfant était exposé en son berceau, dans une cour du palais, quand tout à coup des abeilles fondirent sur son visage; même quelques-unes se glissèrent, sans le blesser, dans sa bouche entr'ouverte. La nourrice, effrayée, accourait pour les chasser; mais le père qui se promenait près de là ne voulut pas, dit-on, interrompre le prodige. Peu après les abeilles s'envolèrent dans les airs à une telle hauteur qu'on les perdit de vue. Ce que voyant le père s'écria, frappé de stupeur : « Cet enfant sera quelque chose de grand. »

Il devint, en effet, un évêque célèbre par son zèle et son éloquence et fut proclamé, grâce à ses écrits pleins de science et d'onction, un des plus grands docteurs de l'Eglise catholique. Nous lui devons une dissertation très intéressante sur les abeilles.

(Revue française d'apiculture.)

NOURRISSAGE DU PRINTEMPS ET SES DANGERS

L'un des facteurs les plus importants pour stimuler le développement des colonies est incontestablement le nourrissage des ruches dès les premiers jours d'avril. C'est au moment où la nature se réveille que la reine commence à pondre les œufs destinés à fournir à la colonie la génération nouvelle qui formera l'armée des butineuses. Mais il arrive aussi qu'à ce moment de l'année les dernières provisions de la ruche fondent rapidement ensuite de l'élevage intensif du couvain et avant que les premières fleurs du printemps n'offrent leur nectar aux abeilles.

La colonie se trouve dans un état voisin de la misère au détriment de l'élevage, qui diminue insensiblement, et lorsque la récolte sur les foins s'annonce, la ruche attardée ne pourra fournir encore les légions de butineuses qui garniront les rayons. Elle se développe tardivement pendant que la récolte au dehors bat son plein et quand l'armée des butineuses sera prête, elle trouvera la moisson près d'être terminée et le désert devant elle. Rien ne sert de courir, il faut partir à temps.

Le nourrissage du printemps doit être donné de préférence par faibles doses, afin d'éviter que les abeilles ne se trouvent contraintes d'accumuler la nourriture dans les cellules destinées à l'élevage du couvain, limitant la reine dans sa ponte et causant un préjudice momentané dans le développement de la ruche.

Ce n'est là d'ailleurs pas le seul danger qui doit retenir notre attention. Un apiculteur me disait le mois dernier que sa ruche sur balance n'avait augmenté que de 13 kg. pendant l'année et qu'il avait récolté dans la hausse environ 17 kg. de miel.

Quoique incroyable à première vue, cette anomalie trouve cependant facilement son explication.

Lors de la première pesée, à l'occasion du placement de la hausse, l'intérieur de la colonie, ensuite d'un nourrissage trop abondant, ne contenait plus la place disponible pour la ponte. Excellents stratèges, les abeilles, guidées par leur instinct, transportent la nourriture des rayons du centre dans la hausse; le sirop se trouvant ainsi mélangé avec le miel et prélevé lors de la récolte.

La différence entre les deux pesées peut être plus importante encore si l'on tient compte que l'augmentation ne résulte pas forcément d'une récolte de miel, mais que dans ce chiffre doit entrer aussi le pollen apporté par les abeilles et l'augmentation du poids de la colonie, la ruche étant plus populeuse en août qu'au commencement

de l'année. La qualité du miel extrait est-elle la même et l'expertise ne découvrirait-elle pas une fraude ignorée même de l'apiculteur ? Il y a lieu de tenir compte toutefois que le fait cité est probablement un cas isolé et que sur l'ensemble d'un rucher la qualité du miel n'en subira pas les conséquences.

C'est néanmoins pour les apiculteurs un garde à vous, afin de ne pas encourir involontairement les sanctions que comporte la loi sur les denrées alimentaires.

Marcel Baillod, Gorgier.

CES « FARCEUSES » D'ABEILLES

Le rédacteur du *Bulletin*, à la recherche de collaborateurs, m'a fait la gracieuseté de m'adresser un imprimé ou deux comme quoi je lui aurais été désigné comme pouvant donner à notre cher Bulletin apicole des nouvelles ou renseignements, etc.. Ouf ! Allons donc ; qui, moi écrire, commencer à 60 ans et que ma prose aille paraître dans un journal quelconque ! Ah ! non, ce n'est pas la bonne volonté qui fait défaut, mais tout au moins faudrait-il savoir écrire, avoir quelque instruction ou des conseils à donner à l'égal de tant de collaborateurs, nos chers maîtres, lesquels, par des articles aussi intéressants qu'instructifs, nous ont mis au courant de leur science apicole. Non, non, je m'efface et me dis : « Ce n'est pas ta place, vite rentrons — comme plusieurs fois déjà — plume et papier pour ne pas être la risée de ceux qui en connaissent plus que toi. » Ce qui me pousse cette fois à tenter l'expérience — il m'en souvient c'est déjà bien ancien — c'est qu'après une fête, un banquet quelconque, m'adressant à un convive pour en obtenir une production, notre brave homme me répond : « De discours impossible, je chanterais bien mais je ne sais point de chanson. » Et moi qui suis dans un cas semblable et ne puis rien vous apprendre, amis lecteurs ! Si pourtant, tenez ; et de l'indulgence si ça ne vous dit rien, s. v. p. Une petite histoire qui n'aura que le mérite d'être exacte. Cela se passait dans un de mes ruchers à la montagne en ce triste été de 1916, et j'en suis encore à me demander si nos braves abeilles, à l'égal de quelque bon farceur, n'ont pas aussi sous leur bonnet ou sous l'aiguillon quelques bons tours à leur façon à jour de temps à autre à leur maître. C'était une ruche sur bascule qui remplaçait sa reine et qui bel et bien essaimait ; désespoir, cette ruchée va trop s'affaiblir, et moi qui l'avais munie d'un carnet battant neuf, d'un crayon-encre, s. v. p., également, pour ne pas manquer d'inscrire et relire bien distinctement les grosses pesées de la récolte. (Hélas ! seules des diminutions y figurent.)

Enfin, il n'y a rien à faire, il faut se rendre à l'évidence et vite allons cueillir ce bel essaim. Je le loge dans une ruchette que je place aussi près de la souche que possible pour le lui rendre le lendemain ou le surlendemain, pensant éviter ainsi qu'il sorte à nouveau. « De cette façon, me dis-je, ma ruchée pourra donner son maximum de rendement », car j'avais encore l'illusion de mes grosses pesées. Bref, tout se passa bien; mes abeilles naturellement firent leur ménage et sans mine de vouloir repartir. Quelques jours après, visite à cette ruche; commencement de ponte nouvelle; j'inscris sur son carnet : En ordre, ponte nouvelle, reine de juin 1916, puis soulevant encore un nouveau cadre, je ne sais trop pourquoi... Oh ! surprise ! une belle grosse cellule royale bien operculée, très bien placée pour être découpée, et j'avais justement une reine à changer, quelle aubaine. Notre cher maître, M. Gubler, qui nous recommande tant, et avec beaucoup de raison, d'utiliser les cellules royales provenant de bonnes souches; n'y manquons pas, mais cependant ne faisons rien en hâte et réfléchissons... (chez les apiculteurs surtout la mesure est de rigueur). Voyons ! Comment peut-il se trouver encore une cellule de reine, bien formée, tandis que les jeunes reines sont écloses depuis quelques jours, l'essaim seul en possédait deux ou trois, il en restait d'autres écloses à la souche sûrement, vrai, je n'y comprends plus rien ! Et pourtant j'avais toujours devant moi cette belle cellule découpée de son rayon, la reine en va sûrement sortir là dans tes mains ! nos éleveurs ne disent-ils pas que cela leur arrive, que les ruchées acceptent ces jeunes vierges très facilement; mais comme sœur Anne je ne voyais rien venir, et, pris de soupçon, voyons, il faut lui aider ! Vite courons chercher une très fine aiguille, et me voilà grattant l'opercule, très épais, pour aider cette précieuse reine à sortir de son emprisonnement... Un éclat de rire bien franc, malgré que j'étais seul, ah ! non, pardon, avec *ma cellule bien royale*. Ah ! si quelqu'un était entré en ce moment-là dans mon rucher, il n'aurait pu douter qu'à défaut de miel même les abeilles savent parfois, pour ne pas dire souvent, égayer leur maître. Cette fameuse et belle cellule contenait une très petite abeille ouvrière, morte, desséchée. Eh bien ! ami lecteur, que faisait cette petite abeille dans une cellule pareille ? Je ne trouve pas d'autre explication qu'une farce jouée à cette abeille même ou à leur maître. Ce qui me confirmerait sur ce dernier point, le voici : Il y a quatre ou cinq ans de cela, j'introduisais dans une ruche orpheline une cellule royale de superbe apparence aussi; un coup d'œil rapide le lendemain pour m'assurer si la cellule avait été acceptée; tout était pour le mieux, ma cellule bien intacte, les abeilles tranquilles, allons bon ! çà va bien, laissons le tout bien tranquille pendant dix à douze

jours au moins ! Ainsi fut fait. Ce laps de temps écoulé, et lors de ma nouvelle visite muni d'un bon lorgnon pour bien m'assurer de la ponte nouvelle de cette fameuse reine, qu'est-ce que je trouve ? ma cellule royale toujours bien intacte, absolument comme au jour de son introduction. Par exemple ! voilà qui est un peu fort ! que signifie ce fait, de prime abord incompréhensible ? la jeune larve aurait-elle péri, signe de loque peut-être ? Anxieux, je détache ma cellule, je l'ouvre délicatement, elle était vide, absolument vide et n'avait jamais rien contenu ! Ah ! mais cette fois le tour joué était tout autre que le premier cité et n'y voyais rien à rire ; mes abeilles n'avaient pas élevé de reine, ayant accepté cette fameuse cellule comme bonne, tout était à recommencer et un précieux temps perdu qui ne se rattrape pas !

Conclusion : quand il s'agit d'introduire des cellules royales, plutôt qu'une mettons-en toujours au moins deux, ainsi nous serons à l'abri de ces *vilaines farces, intentionnelles ou pas !*

Mais, chers lecteurs, si vous avez la patience de continuer à me lire quelques instants encore, je vous en signalerai encore d'autres, mais cette fois il ne s'agit plus de plaisanterie, mais bel et bien quelquefois la perte de la ruche, ou en tout cas un retard fort préjudiciable pour une bonne population en temps voulu, et surtout c'est, à mon point de vue, si incompréhensible, si anormal et tout à fait contraire aux bonnes mœurs que nous connaissons à nos insectes. Laissez-moi vous citer le cas comme il se produit quelquefois, et malheureusement trop souvent. Nous sommes, si vous le voulez bien, au premier printemps, nos abeilles ont fait quelques sorties déjà, reviennent chargées sinon de miel, au moins de belles pelottes de pollen ; c'est la joie au rucher et l'espérance chez l'apiculteur ! Eh bien, maintenant, on peut se hasarder à une courte visite, simplement s'assurer que les vivres ne font pas défaut et de la présence de la reine ou de ponte nouvelle ; tout est bien en ordre, bonnes provisions encore et de la ponte sur un ou plusieurs cadres, ponte bien serrée ; pourrait-il en être autrement, Sa Majesté étant de l'année dernière ? Quelle promesse et quelle belle récolte en perspective !!!

Quelque temps après, supposons toujours un jour propice à une visite, voyons cette fameuse colonie ; elle a peut-être besoin d'être agrandie d'un cadre au moins (rétrécissant toujours le plus possible à la mise en hivernage), procédons à une nouvelle visite ; que c'est drôle ! la ponte est arrêtée, pourquoi ? les apports ont cependant continué, un temps idéal, hier encore ma bascule accusait quelque augmentation ; au contraire, la ponte aurait dû être quelque peu agrandie, et je ne constate plus que du couvain operculé. Tiens ! un groupe

d'abeilles de la grosseur d'une bonne noix là précisément où la reine devrait pondre (quelquefois vous trouverez ce groupe sur le tablier); avec une plume je fais tomber ces abeilles sur le coussin; elles restent compactes, occupées à leur triste besogne; un peu de fumée écarte ces abeilles et l'on découvre au milieu notre pauvre reine, serrée et à moitié étouffée déjà par ses filles qui sont acharnées après elle et prennent un malin plaisir, peut-on dire, à ce que l'agonie de leur mère se prolonge le plus possible, elles ne se servent pas de leur aiguillon. Dans ces constatations-là je ne puis m'empêcher de m'écrier: Ah! les monstres, pelotonner cette superbe et bonne reine; tandis qu'elles savent pourtant qu'elles ne peuvent pas en élever d'autres avec succès puisqu'il n'y a pas de mâles encore, mes abeilles ont un brin de folie ou sont en marche pour le devenir; c'est si monstrueux que je ne cherche plus d'explication, n'y réussissant pas. Ah! si quelqu'un plus expérimenté et par la voie de notre *Bulletin* trouve une solution quelque peu sûre, je suis déjà bien impatient de la connaître, s. v. p. Et le cas cité se présente encore plus souvent que l'on ne le croit, quand on trouve une colonie orpheline quelque temps après y avoir constaté de la ponte ou la présence de la reine, on se demande alors: aurais-je estropié cette précieuse Majesté pendant une visite? je m'y suis pris pourtant si prudemment, si tranquillement; non, ce n'est pas cela, ami lecteur, mais bien votre reine qui a été maltraitée, pelotonnée tel que je vous le raconte et au mépris et à l'encontre de tous les bons soins que l'on connaît et qui sont prodigués en tout autre moment à leur souveraine. Mais assez bavardé pour cette fois. Un petit conseil pour finir: lorsque vous ferez pareille constatation, enfermez votre reine dans une cage *ad hoc*, placez-la entre deux cadres bien garnis de provisions, car votre protégée est affamée, soyez-en certain, et si elle n'a pas été trop meurtrie encore qu'elle ne périsse pas en cage, délivrez-la au bout de vingt-quatre heures au moins; j'en ai souvent sauvé ainsi, tout comme d'autres défuntaient en cage; seulement, comme on ne s'aperçoit pas toujours de ce qui se passe, on ne constate souvent que le malheureux cas de l'orphelinage.

Fleurier, Noël 1916.

E. Yersin.

NOUVELLES DES SECTIONS

La Société d'apiculture du Jura-Nord a clôturé ses séances dimanche 19 novembre dans sa réunion tenue à Delémont à l'Hôtel de la Gare.

Cette réunion, qui n'a eu que le tort d'être trop peu revêtue, aurait

produit de bons fruits si les principaux membres, qui auraient tiré profit de ces bons conseils, n'avaient fait défaut à la réunion.

Nous avons eu le plaisir d'entendre une magnifique récapitulation de l'apiculture chez les anciens Grecs jusqu'à nos jours par M. Ebnœther.

Ce résumé clair et précis nous a montré tous les avantages que l'homme peut retirer de la culture de ces petites bestioles et toute la valeur pharmaceutique de ces produits.

Nous ne pouvons que remercier l'honorable conférencier et c'est avec regret que nous avons dû nous séparer, en laissant les favorisés du sort jouir de la bonne fortune de demeurer en compagnie de M. Ruffy qui a continué à mettre sa science à la portée de chacun.

Il est regrettable que les jeunes apiculteurs ne viennent pas très nombreux écouter les bons conseils d'hommes aussi expérimentés dans l'art de l'apiculture; vieux et jeunes, tout le monde y gagnerait.

BIBLIOTHÈQUE

Pour diverses raisons, le catalogue n'a pu sortir de presse que le 19 janvier. Nous prions tous ceux qui nous l'ont commandé de nous excuser. Nous rendons les lecteurs attentifs à l'ordonnance postale qui interdit de joindre à l'envoi ou à la réexpédition des livres: *toute note manuscrite, quelle qu'elle soit*. La commande des livres doit se faire désormais à part, par lettre ou carte. Nous déclinons toute responsabilité.

Le bibliothécaire.

QUESTIONS

Question N° 3.

Quand il s'agit de changer une reine (à une ruche qui n'est donc pas orpheline), faut-il attendre que les abeilles se soient aperçues de leur orphelinage, soit douze à vingt-quatre heures au moins ? ou bien faut-il introduire la nouvelle immédiatement après avoir enlevé la reine à échanger (introduction au moyen de la fumée) ?

E. Yersin.

Première réponse : Les deux méthodes peuvent se pratiquer et ont été pratiquées par M. Ruffy et par le soussigné. M. Ruffy (voir divers *Bulletins* des années dernières) plaçait souvent la nouvelle reine à l'endroit même où il venait d'enlever l'ancienne.

S.

Question N° 4.

Est-il vrai ou plutôt est-il possible que le bacille de la loque puisse demeurer de longs mois, mais à l'état latent, sur les cadres, sur les ustensiles apicoles, sur les vêtements de l'apiculteur et dans les ruches précédemment atteintes de loque et dont la désinfection a été insuffisante ?

Est-il possible que ce bacille, demeuré inactif de longs mois, puisse de nouveau se développer rapidement, sitôt qu'il rencontre un terrain favorable ? Ces faits, s'ils sont possibles, ont-ils été constatés scientifiquement et *pratiquement* ?

Dans le cas affirmatif, il serait donc dangereux de laisser visiter ses colonies par des tiers et d'en visiter soi-même chez d'autres collègues.

Payerne, le 5 janvier 1917.

H. Viesel.

Question N° 5.

J'ai transporté mon rucher à 1580 mètres; à cette altitude, il y a beaucoup de « pattes de chat » (*anthyllis vulneraria*, Réd.) et de trèfle rouge. Les bourdons visitent ces fleurs avec acharnement, mais non pas mes abeilles italo-noires, plutôt noires. *Est-ce que des italiennes pures pourraient atteindre le nectar au fond de ces fleurs?*

Question N° 6.

Les déchets retirés du cérificateur solaire contiennent-ils encore assez de cire pour qu'en achetant une presse spéciale on ait un avantage appréciable ?

Réponse. — Oui, si votre exploitation est d'importance suffisante et si vous n'avez pas, à proximité, quelqu'un qui se charge d'extraire à fond la cire de ces résidus. La question reste ouverte et ceux qui ont des presses à cire sont priés de nous envoyer le résultat de leurs expériences.

Question N° 7.

Quelqu'un connaît-il la presse Root (indiquée dans l'ouvrage de Cowan, planches XII et XIII). Peut-on se la procurer en France ? A quel prix approximatif ? _____

M^{me} P. G.

RÉPONSES AUX QUESTIONS

N° 1. — Les toiles peintes peuvent aussi être détériorées pendant la bonne saison et, comme pour l'hiver et l'été, les planchettes (en deux ou trois parties) sont préférables, pourquoi n'avoir pas qu'un seul système ? »

N° 2. — Il n'y a pas d'inconvénient à employer du regain bien sec pour les coussins; la balle d'avoine, se débarrassant plus facilement de l'humidité, est préférable.

On peut donner 15 cm. de hauteur aux matelas, mais ce n'est pas pratique quand on les place sur les hausses. *Gay.*

Réponse à une observation doublée d'une question. N° 1, 1917, page 21. — J'ai placé plusieurs années de suite les cadres de hausses transversalement à ceux du corps de ruche et n'ai personnellement jamais constaté que cela ait empêché les reines de monter y pondre, ni que cela ait eu une influence quelconque sur l'essaimage.

Réponse à la question N° 1, 1917. — Les toiles de sacs peintes dont le tissu est un peu serré sont moins facilement rongées que les autres; pour ma part je ne les enduisais de peinture que du côté à mettre en contact avec les abeilles. M. S. a parfaitement raison en disant que certaines colonies semblent beaucoup plus rongieuses que les autres.

Réponse à la question N° 2, 1917. — On peut garnir les matelas-châssis avec du regain bien sec, de la laine de bois un peu fine ou de la balle d'avoine et leur donner la hauteur qu'on désire, mais 4 à 6 centimètres suffisent.

Généralement on combine la hauteur du chapiteau de la ruche de façon à ce que le matelas puisse rester toute l'année en place, même sur la hausse où il constitue une bonne fermeture et une couche isolante lors des chaleurs de l'été. *Pierre Odier.*

N° 14. — Le moment le plus favorable pour éliminer les vieux rayons des ruches est certainement la fin de septembre alors qu'il n'y a plus de couvain ou très rarement. S'il ne restait pas assez de vivres dans la ruche, il faudrait les remplacer par de bons rayons garnis de provisions ou les mettre contre la paroi ou la partition.

On arrive aussi à les éliminer pendant le cours du printemps et de l'été en les éloignant graduellement du centre du nid à couvain jusqu'à ce qu'ils n'en contiennent plus et les remplacer par d'autres ou par des feuilles gaufrées, si la récolte dure encore. X.

N° 16. — Les caractères principaux de la ruche Danzenbacker sont les suivants : Les cadres sont du type dit à bouts fermés, c'est-à-dire que la largeur des montants est de 35 millimètres et sont serrés les uns contre les autres par une planche de partition munie de ressorts; deux baguettes en forme de coin, intercalées entre le haut des cadres et les parois avant et arrière de la ruche, assurent leur complète solidité. Le plateau est fixé au corps de ruche par quatre crochets ou excentriques; la planchette de vol est mobile, elle peut être retour-

née ou enlevée à volonté et sans difficulté. Le trou de vol a 22 mm. de hauteur sur toute la largeur de la ruche.

Pour le transport il suffit de retirer la planchette de vol et clouer un grillage métallique contre le trou de vol et l'espace occupé par la planchette d'entrée.

A noter que les dix cadres de la ruche Danzenbacker, trop bas (0,170 de hauteur dans œuvre), ne peuvent contenir toute la ponte d'un bonne reine et laissent à désirer au point de vue de l'hivernage.

N^{os} 16 et 17. — La sortie d'un essaim secondaire seize jours après la sortie du primaire est un fait qui n'arrive pas souvent. Je n'ai encore vu que deux cas analogues. Le premier d'une colonie à laquelle j'avais enlevé les cellules royales, ce qui n'empêcha pas l'essaim de sortir le lendemain en laissant aux abeilles restant dans la ruche le soin de mener à bien les alvéoles royaux reconstruits et munis chacun d'un œuf. Seize jours après un essaim secondaire sortait de cette ruche. Le second a eu lieu cette année dans la seconde quinzaine de juin, alors que je croyais l'essaimage fini. A la sortie en ma présence d'un magnifique essaim primaire, la reine se perdit et les abeilles rentrèrent à la ruche; huit jours après les jeunes reines chantaient ferme; une semaine plus tard elles chantaient encore dans la ruche par suite du mauvais temps, je pense. Le dix-septième jour, à 2 heures de l'après-midi, je récoltais un superbe essaim.

Il arrive dans les bonnes années que la première hausse se trouve complètement remplie sans que pour autant des cadres soient suffisamment operculés pour pouvoir les enlever. Dans ce cas, et si l'on peut prévoir que la miellée durera encore quelque temps, il faudrait mettre une seconde hausse *sous* la première, si celle-ci ne contient pas de couvain, s'il y en a à sa place est *sur* la première.

La méthode de remplacer pendant la récolte les rayons de hausses pleins et bien operculés par des vides est bonne, mais d'après ma propre expérience il arrive rarement qu'on puisse le faire dans de bonnes conditions.

N^o 20. — Une colonie avec une reine de l'année précédente essaïmera moins volontiers qu'une autre ayant une reine de deux ou trois ans s'il y a dans la ruche assez d'espace pour le couvain, les abeilles et la récolte. Certaines années tout essaïme, aussi bien les colonies ayant de jeunes reines que les autres.

Le moyen le plus simple, le plus pratique pour celui qui ne fait pas l'élevage en grand, et à la portée de chacun, pour renouveler ses reines, est de se servir des alvéoles royaux qui se trouvent dans les bonnes colonies qui ont essaïmé.

N° 21. — A mon avis il vaudrait mieux garnir l'espace entre les doubles parois des ruches avec des matières isolantes. La meilleure est la balle d'avoine pas trop pressée, mais suffisamment pour qu'elle ne se tasse pas dans le bas en laissant le haut de l'espace vide. Il faut veiller à ce que l'humidité ne puisse pénétrer dans ce calfeutrage, sinon il serait plus nuisible qu'utile.

ERRATA

Page 19, ligne 12, lire : ...*simulez-la* et non *stimulez-la*.

Page 23, ligne 3, lire : ...de *tout* rucher, et non du rucher.

Page 23, ligne 4, lire : ...dans quelque *trone d'arbre* et non *trace d'arbre*.

Un garçon rangé, de 13-15 ans, pourrait apprendre la langue allemande dans une honorable famille de la campagne, moyennant modeste prix de pension. Il pourrait fréquenter une bonne école et, sur désir, apprendre l'entretien des arbres fruitiers et l'apiculture.
S'adresser à **Hans Hæni**, agriculteur; **Oberwyl** p. Buren.

A VENDRE

Presse Rietsché pour cadre D. B. en état de neuf. Prix 35 francs. Ecrire à **L.-S. Fusay, à Satigny, Genève**.

Occasion !

1 scie circulaire complète à 25 fr. Sur demande avec moteur à benzine de 1 1/2 PS.
1 couloir à operculer, complet, 8 fr. **1 cérificateur solaire**, grand. 60 × 80 cm., sur pied tournant, avec 2 bassins à cire, 48 fr. **1 couteau à désoperculer** 2 fr. (Fusay). **1 passoire clarificateur à miel**, avec 2 passoires, moyenne et extra fine, cont. 10-12 kg., prix 6 fr. **2 ruchettes**, en bois peint, avec anse, couvercle et plateau mobile, D. T. et D. B., à 6 fr. **12 couvercles**, servant comme planche pour chasse-abeilles, grand. T. B., 4 fr. 50 la pièce: avec chasse-abeilles à 4 sorties, 2 fr. **1 appareil pour percer les cadres**, fonctionne très bien, 10 fr. **1 machine pour fabriquer les cadres sections**, 20 fr. **Treillis métalliques** (étamés) pour caisses à essaims, etc., 5 fr. le m. (larg. 4 m.). **Ruchettes pour élevage des reines**, depuis 2 fr. **Sections** en toutes grandeurs, bois propre, travail soigné, par cent, 5 fr. 50, par mille, toutes de même grandeur, 45 fr. **1 microscope**, agrandissement 400 fois, pour étude d'apiculture, en état de neuf, prix 30 fr.

WENGER FRÈRES, apiculteurs, BERNEX, Genève.